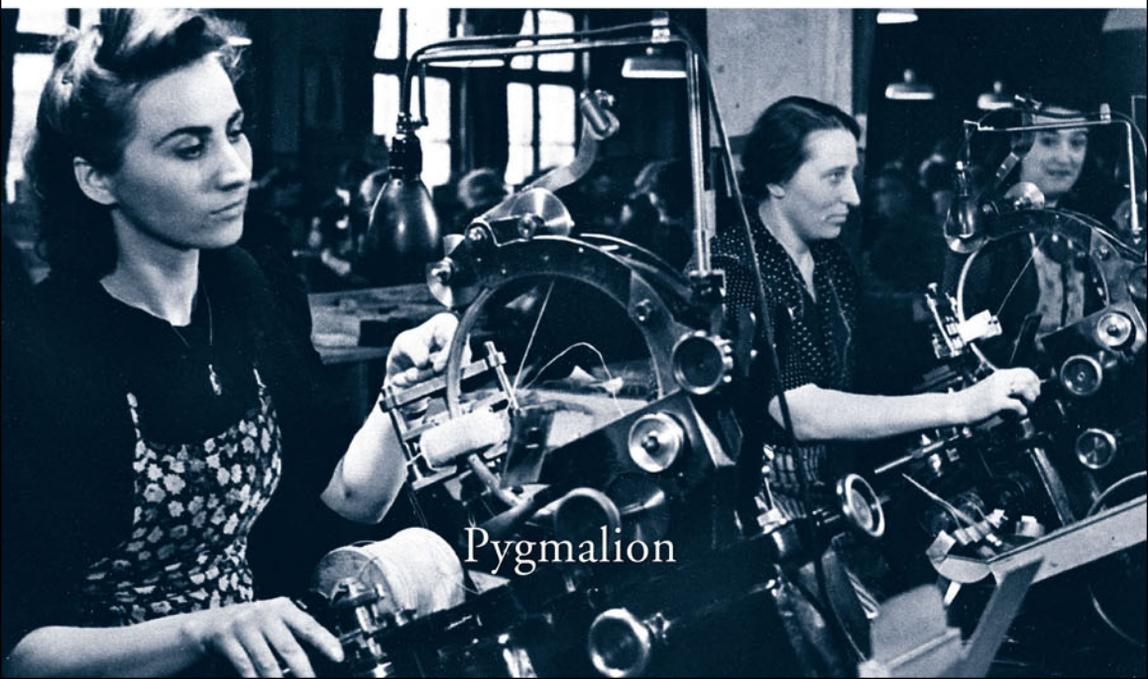




CAROL MANN
**FEMMES
DANS LA GUERRE**

1914-1945



Pygmalion

CAROL MANN

FEMMES DANS LA GUERRE

1914-1945

Carol Mann, sociologue et historienne de l'art franco-britannique, est l'auteure d'une dizaine d'études et romans dont La Naine de Don Diego (Flammarion), Une belle nuit d'août couleur de cendre (Calmann-Lévy), Les Amazones de la « Kuca », une étude sur les femmes durant le siège de Sarajevo (Svjetlost). Elle prépare actuellement une étude sur les femmes en Afghanistan, où elle a créé une association humanitaire, FemAid.

Voici une histoire critique de la diversité des destins, rôles et comportements des femmes durant les deux derniers grands conflits mondiaux en Europe et aux États-Unis. Celles-ci y ont endossé tous les rôles pour le meilleur et pour le pire: militaires, espionnes, agents, munitionnettes, résistantes, gardiennes de camps, mères de famille, infirmières dans des villes assiégées, bombardées ou occupées, de Londres à Leningrad, en passant par Paris et Berlin. Dans le même temps, la mode, la cuisine et la vie quotidienne ont dû être réinventées sous la pression des restrictions, faisant surgir des passions de façon souvent inattendue. Jamais le rôle des femmes n'y a dupliqué celui des hommes. Car elles durent se battre simultanément sur deux fronts: en premier lieu, l'ennemi de la patrie, clairement identifié, mais aussi, à un niveau moindre, la machine de l'État qui exerça une surveillance accrue sur le corps féminin, en particulier dans l'Allemagne nazie. Les stratégies de refus, de négociation et de résistance qu'elles déployèrent à l'arrière des fronts ou dans les camps de la mort furent autant de tentatives pour affirmer une notion d'être civilisé à des époques caractérisées par une déshumanisation totale. Enfin, pour la première fois en France, ce livre évoque le combat spécifique des femmes pendant la Shoah.

Pour réussir cette synthèse magistrale, Carol Mann s'est appuyée sur des documents inexplorés jusqu'ici: chroniques et journaux de femmes dans le Paris de la Première Guerre mondiale et du Ghetto de Varsovie ainsi que la presse féminine de tous les pays en guerre.

Pygmalion

FEMMES
DANS LA GUERRE
(1914-1945)

*Survivre au féminin devant
et durant deux conflits mondiaux*

DU MÊME AUTEUR

Histoire de l'art et de la société (en anglais et en français) :

Modigliani, Thames and Hudson, London 1980

Paris in the Twenties and Thirties, Calmann and King, London 1996.

Version française : *Paris Années folles*, Somogy, Paris 1996

Sociologie/Anthropologie

L'Indésirable Désiré, ces enfants qui nous encombrent, essai sur la petite enfance, Albin-Michel, Paris 1991

Les Amazones de la « kuca » ou La résistance des femmes de Sarajevo, Svjetlost, Sarajevo en 2006

Romans

La Douceur du foyer, Seghers, Paris 1992 ; Presses-Pocket, 1994

Dorothea von A., Seghers, Paris 1992 ; Presses-Pocket, 1995

Une passion d'hiver, Calmann-Lévy, Paris 1993

Une belle nuit d'août couleur de cendre, Calmann-Lévy, Paris 1996

La Naine de Don Diego, Flammarion 2005

CAROL MANN

FEMMES
DANS LA GUERRE

(1914-1945)

*Survivre au féminin devant
et durant deux conflits mondiaux*



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0289-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de mes grand-mères
Hella Mangel et Frieda Zismann,
témoins, victimes, résistantes et rescapées
de deux conflits mondiaux.*

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance à madame Sarah Lichtsztejn-Montard à Paris, au docteur Walter Jehna et à madame Sigrid Pfeiffer à Graz.

Ainsi qu'au très regretté Jacques Burko qui a suivi les débuts de ce projet et nous a quittés avant d'en avoir vu l'aboutissement.

Mes remerciements à Gabrielle Balazs et Evelyne Volpe.

Et merci, toujours, à Andreas, pour son soutien indéfectible.

INTRODUCTION

Le récit conventionnel des deux guerres mondiales, comme celui de toutes les guerres avant et depuis, met en exergue la priorité du combat, l'expérience masculine du danger et de la mort. Jusqu'aux années 1970, quand la recherche féministe en sciences sociales commence à questionner l'absence des femmes dans l'historiographie conventionnelle, la vie à l'arrière de la population civile est racontée sur le mode de l'anecdote, comme un folklore secondaire qui sous-tend toute guerre sans pour autant mériter de considération particulière.

Les hommes armés font l'h(H)istoire, celle que les enfants apprennent à l'école. Des noms de bataille et de généraux (surtout napoléoniens à Paris) ponctuent les livres scolaires comme la topographie des villes, à la surface comme dans les souterrains, ponts, gares, stations de métro du pont d'Iéna à Trafalgar Square, en passant par Waterloo Station (et le pont sur la Tamise du même nom), Stalingrad, Kléber. Une seule station de métro « féminine » dédiée à Louise Michel désigne un arrêt sur une ligne de banlieue parisienne, Jeanne d'Arc a droit à quelques rues et deux boulevards en province et même à Montréal. En dehors de quelques rares héroïnes dont le souvenir contribue à légitimer un discours patriotique en vogue au moment de la pose de plaque, pas la moindre

pancarte ne désigne les femmes qui ont assuré silencieusement la survie et la continuité à l'arrière. Si l'avenue de la Grande-Armée à Paris honore la mémoire des troupes de Napoléon, aucune avenue, ruelle ni passage ne consacre ces générations de femmes qui se sont succédé, d'une guerre à l'autre, pour assurer la survie à l'arrière de la majeure partie des populations et préparer le lendemain des batailles, la réinvention de la vie civile. Pour les deux guerres mondiales qui nous concernent, peu ou pas d'hommage urbain aux résistantes, aux héroïnes du quotidien, aux combattantes de tout bord évacuées de l'histoire.

Le présent ouvrage se veut une histoire critique de la diversité des destins, rôles et comportements des femmes durant deux conflits mondiaux sur les théâtres de guerre occidentaux, principalement la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, ainsi que les États-Unis, l'Union soviétique, la Pologne, surtout pour la Seconde Guerre mondiale. Chacune de ces guerres se déroule sur deux fronts simultanés pour les femmes : en premier lieu, l'ennemi reconnu et, à un niveau moindre, l'État qui exerce une surveillance accrue du corps féminin. Les stratégies de refus, de négociation et de résistance féminine sont également décrites, comme autant de tentatives pour affirmer une notion de sujet à des époques caractérisées par une déshumanisation totale.

Pour les deux guerres, nous examinerons des terrains insuffisamment explorés, la participation militaire des femmes, l'économie parallèle, la sexualité de guerre, les relations amoureuses, les politiques familiales d'État ainsi que tout l'éventail des soignantes, ouvrières dans les usines de munitions, des militantes pacifistes et des résistantes. À cela s'ajoutera une analyse détaillée de la vie à l'arrière, comprenant la mode, l'alimentation, la gestion du quotidien avec de nombreuses références inédites à la presse féminine française britannique et allemande et des chroniques d'auteurs peu connus. Montparnasse bohème de la Grande Guerre sera également évoqué. Pour la Seconde Guerre mondiale, une place importante sera faite aux idéologies dominantes, en particulier les conséquences du nazisme sur les femmes qui en furent les victimes désignées. En tant que mères potentielles, elles furent au centre de cette politique : celles dont on voulut contraindre la reproduction et, plus encore, celles qui furent interdites de donner la vie.

Il nous a paru très important de différencier le vécu en Europe de l'Ouest de celui à l'Est, en particulier en URSS et en Pologne. Un chapitre sera dévolu aux femmes dans les sièges de Leningrad et de Varsovie et un autre à celles dans les situations extrêmes, de la prison jusqu'aux camps de concentration. La spécificité du sort des femmes juives sera longuement évoquée. À cause de la variété plus considérable des destins durant la Seconde Guerre mondiale, les chapitres qui lui seront consacrés seront plus longs que pour la Grande Guerre.

Quatre stéréotypes patriotiques gouvernent les représentations féminines autorisées pendant ces guerres : la valeureuse compagne indéfectible à l'arrière, la femme martyre et victime, le repos du guerrier et, minoritaire, l'amazone guerrière. Chaque posture sert de faire-valoir à l'engagement militaire et de rempart à sa virilité, même l'amazone qui ne peut que proposer son assistance (nécessairement secondaire) à l'effort de guerre masculin, seul habilité à emporter la victoire. La victime ne saurait être violentée que par l'ennemi (et non par les hommes de son propre pays), de même le repos du guerrier n'est destiné qu'aux compatriotes : malheur à celles qui proposent le même réconfort aux militaires de l'autre bord.

La réalité est autre, ainsi que nous le verrons, et souvent cherche à pallier les manquements masculins. L'ancienne imbrication entre confrontation et répit, civil et militaire, ceux qui portent les armes et celles qui en sont généralement démunies est telle que la validité de tout stéréotype masculin ou féminin s'écroule. C'est un lieu commun que de déclarer que, depuis tous les temps, les femmes sont affaiblies par leur vulnérabilité physique durant des conflits armés, n'étant que rarement en mesure de lutter contre leurs agresseurs. Le viol demeure une arme de guerre puissante, aujourd'hui peut-être plus encore que durant les deux conflits mondiaux. Si les femmes, allemandes d'un côté et juives de l'autre, ont particulièrement souffert dans leur corps durant les années 1930 et durant la guerre, c'est à cause de l'appropriation par le pouvoir nazi de leur fonction reproductrice. Cependant, nous tenterons de dépasser l'iconographie victimaire qui, trop souvent, limite la perception de la réalité bien plus complexe en temps de guerre. La polarisation des sexes qui érige simultanément l'homme en valeureux guerrier et la femme en victime passive se révélera une fiction qui sert à

entériner les modes de domination traditionnels, encore présente jusqu'à aujourd'hui, dans le registre des images utilisé par les grands organismes humanitaires pour attirer des fonds.

Le soutien des femmes à l'idéologie dominante doit être analysé. Edith Cavell, par exemple, est la seule figure féminine de la Grande Guerre à qui des monuments sont consacrés en Europe. Ce n'est pas son rôle d'infirmière qui est commémoré (elle ne fut pas la seule, loin s'en faut) mais le fait qu'elle soigna des soldats des forces alliées pour les renvoyer directement à la boucherie du front. Les Allemands la fusillèrent et elle fut instantanément canonisée par la presse de l'époque, cumulant les représentations de patriote active et de martyre de la barbarie ennemie, ce qui lui valut d'imposantes statues en marbre à Londres, Paris et Bruxelles. Était-il possible d'agir autrement ? Sa contemporaine, beaucoup moins connue dont nous reparlerons, le médecin féministe militant Elsie Inglis, établit plusieurs unités de soins à travers l'Europe en guerre, y compris à l'Est. Quand elle fut capturée par les Autrichiens en Serbie, elle n'hésita pas à soigner des soldats des deux bords. L'année 2009 marque la première et tardive commémoration britannique de cette héroïne méconnue : son portrait figure sur des billets de banque de la Clydesdale Bank en Écosse, ce qui n'aurait probablement pas fait plaisir à cette femme désintéressée parmi toutes.

Bien entendu, le docteur Inglis, médecin, chef de clinique issu de la grande bourgeoisie écossaise, était moralement et socialement équipé pour prendre ses décisions de façon indépendante, ne devant répondre à personne, si ce n'est aux autorités locales, déjà acquises à sa courageuse démarche.

De pareilles attitudes étaient difficilement pensables pour la vaste majorité des femmes prises dans les deux guerres. Celles qui se conformèrent à l'idéologie dominante suivaient les convictions familiales avec lesquelles elles étaient solidaires, parce que leur parentèle masculine était au front. Dans cette société patriarcale inégalitaire, une femme était en premier lieu fille, sœur ou épouse, et pour le Code Napoléon et les autres législations européennes en vigueur, demeurait une mineure à vie. Ce qui n'exonère nullement les femmes allemandes ou les collaboratrices du nazisme, même passives, l'espace d'une résistance même par des actions minuscules, comme nous le verrons, fut une option pour les plus

intrépides. Le choix, parfois spontané, de ne pas dénoncer, de partager, de mentir, même de façon provisoire sauva bien des vies.

Ces guerres fournirent l'occasion de braver les interdits sociaux et suscitèrent, par pragmatisme plutôt que par calcul, la transgression des stéréotypes dans cette société profondément patriarcale de 1914 et 1939. Des comportements féminins hors normes étaient acceptés comme faisant partie d'une nouvelle et incontournable réalité de guerre, même si la paix devait apporter une régression sociale généralisée. Durant la Seconde Guerre mondiale, les jeunes femmes célibataires purent se détacher du milieu familial, surtout si elles faisaient partie des troupes qu'elles soient alliées, soviétiques ou allemandes. Les voyages à l'intérieur du pays ou à l'étranger, la prise de responsabilités nouvelles, la mixité avec les militaires ouvrirent des perspectives inimaginables auparavant.

Il nous a paru impossible d'appréhender ces situations sans une brève étude du contexte historique, à savoir la place des femmes dans l'Europe de l'Ancien Régime dominée par des conflits continus. Elles ont été impliquées de façon active et variée, maintenant le lien social entre les soldats et la société non militaire, participantes volontaires à l'effort national ou alors contestataires et opposantes à la guerre. Cette réflexion a abouti à des considérations sur l'articulation des relations entre les hommes et les femmes dans les espaces privé et public. L'évincement graduel des femmes de la sphère publique après 1789 et la polarisation des sexes dans le monde de la guerre comme celui de la paix s'accrut durant le XIX^e siècle. Le dédoublement fictif de l'aire de confrontation, en temps de guerre, en secteurs étanches en fut la conséquence : la violence (au front, chez les hommes) et la tranquillité (à l'arrière, chez les femmes). Il se fondait sur une opposition archaïque et essentialiste entre le masculin et le féminin, une conception d'une « nature » féminine pacifique supposée inamovible, protégée par une essence masculine et guerrière.

Comme l'explique la spécialiste britannique du genre et des conflits, Cynthia Cockburn : *L'essentialisme n'est pas uniquement un concept théorique digne d'intérêt. Il constitue une force politique dangereuse, destinée à exacerber les différences et les inégalités et à maintenir les modes de domination. Le phénomène fonctionne à l'aide de stéréotypes qui fixent l'identité à travers des dyades*

*inamovibles : la femme victime et l'homme guerrier, le compatriote digne de confiance, l'étranger dégénéré*¹.

Au XIX^e siècle, la forme et la fonction de la guerre furent transformées, fondées désormais sur une logique de rendement capitaliste où la valeur humaine individuelle, masculine ou féminine fut annihilée. Le pacifisme féministe, à partir de la fin du XIX^e siècle et surtout durant la Grande Guerre, fut, en partie, une réaction contre la brutalité des guerres nouvelles à échelle industrielle.

Le présent ouvrage tente une approche de la guerre rattachée à la notion de *genre*, comme construction culturelle à différencier du *sexe* biologique. Cette réflexion est empruntée aux travaux anglo-saxons sur le *gender*, c'est-à-dire l'ensemble des assignations symboliques et collectives imparties à chaque sexe dans un contexte social, historique et géographique circonscrit. Le rapport entre masculin et féminin est toujours le résultat de constructions culturelles et de représentations évolutives, sujettes à des influences et à des bouleversements. La fluidité des rôles menace en permanence toute interprétation trop figée. Ainsi que nous le verrons, la fonction biologique comme marqueur principal de l'identité féminine n'est pas, historiquement, une constante et se développe à partir des Lumières, comme l'a longuement expliqué Thomas Laqueur². Désormais, la binarité, l'opposition et la séparation fondent toutes les relations entre les sexes, à la guerre comme en paix. La période qui nous concerne représente un moment culminant de la domination des instances masculines dans une société encore profondément patriarcale, en Europe de l'Ouest comme de l'Est. Un jeu subtil s'esquisse entre polarisation et rapprochement des sexes de 1918 à 1939. Pour nous aider à penser la guerre dans sa relation au genre, nous avons fait principalement référence aux travaux de Cynthia Enloe, Cynthia Cockburn et Mary Kaldor.

Le chapitre sur la période de l'entre-deux-guerres détaille les représentations mentales et culturelles qui servent de référent aux politiques de plus en plus répressives envers les femmes.

1. Cynthia Cockburn, *The Space between Us, Negotiating Gender and National Identities in Conflict*, London, Zed Books, 1998, p.13.

2. Thomas Laqueur, *Making Sex 1990 : Body and Gender from the Greeks to Freud*, Harvard, Harvard University Press, 1990.

L'influence de l'idéologie fasciste et nazie y est évidente et pénètre même le domaine de la puériculture et l'éducation précoce des enfants, conditionnant toute une génération à accepter la dictature hitlérienne. Cette problématique est quasiment inexplorée par la recherche. Par ailleurs, la notion de race émaille tout le discours nazi, concept aujourd'hui inacceptable mais incontournable dans toute évocation historique de l'époque : c'est pourquoi nous avons renoncé à mettre ce terme entre les guillemets qu'il mériterait dans tout autre contexte.

Durant une période de turbulences, l'espace où peut s'inscrire une vigoureuse réaction féminine est tributaire de la construction de l'altérité et surtout de l'impact d'une menace perçue à un niveau personnel. Les émeutes urbaines spontanées jalonnent l'histoire : elles sont généralement suscitées par le désir de sauvegarder l'unité familiale ainsi que la conservation de maigres acquis. La défense d'une notion abstraite d'une quelconque patrie ou des ambitions territoriales d'un prince ne constitue pas une raison suffisante pour risquer sa vie. Depuis toujours, il faut une motivation émotionnelle pour pousser une population à soutenir un souverain ou un État qui décide de partir en guerre. Ainsi, sous l'Ancien Régime, quand les femmes participent à la résistance de leur ville assiégée contre un ennemi commun, elles ne sont pas toujours dirigées par des chefs et des généraux, mais s'organisent entre elles pour des actions d'une efficacité immédiate ; à leur façon, elles manifestent souvent un refus collectif de vivre sous le joug de l'ennemi, perçue comme une menace contre leur mode de vie, fût-il Habsbourg ou nazi. Mais leur soutien n'est pas inconditionnel, la survie au quotidien prend le pas sur l'idéologie. Tandis que se prolongeait la Première Guerre mondiale, des Françaises et des Allemandes lassées des privations et des nouvelles du front cessèrent de s'identifier à l'effort de guerre. Ainsi un rapport de police de septembre 1915 souligne : *À noter que depuis quelque temps, on entend dans l'arrondissement (20^{ème}) des femmes dire plus ou moins ouvertement qu'elles se moquent d'être françaises ou allemandes pourvu que la guerre finisse et qu'on leur rende leurs maris*¹.

1. Rapport du préfet de police du 6 septembre 1915, cité par Yves Pourcher, *La Vie des Français au jour le jour 1914-1918*, Paris, Plon, collection Pluriel, 1994.

La défense de lointaines frontières est visiblement insuffisante pour susciter le soutien escompté par les autorités.

Peut-on donc parler d'une culture de guerre au féminin, même si les principales intéressées ne la revendiquent pas ? Il ne suffit pas de cataloguer les faits et gestes masculins exécutés par des femmes pour restituer leur place, mais adapter le regard, raffiner l'outil d'enquête. C'est ici qu'il faut répertorier des gestes infimes qui prennent une importance insoupçonnée, suivre la recommandation de Michel de Certeau : *analyser les pratiques microbiennes, singulières et plurielles*¹. C'est ce qui permet de restituer le courage et la détermination des femmes qui, selon leur niveau et leurs possibilités matérielles et sociales, ont lutté pour leur dignité et la survie de leurs familles, parfois dans des actions dignes de guerriers, le plus souvent à travers l'héroïsme silencieux du quotidien. Si, dans la société ancienne, une minorité féminine aristocratique a pu jouir d'une participation active aux affaires d'État, les filles d'Athéna et d'Ève sont largement exclues du pouvoir politique et religieux et interdites de discours public. Leurs paroles et leurs actions s'exercent dans la sphère personnelle, au niveau de la rue, des marchés, des salons, mais point dans l'agora, à la tribune et très exceptionnellement, sur le champ de bataille. Certaines, exceptionnelles, en temps de guerre ont bravé ces interdits : non seulement elles sont rares, mais l'histoire s'efforce de les rayer de sa mémoire. L'aventure de Lysistrata, dans la pièce éponyme d'Aristophane (411 avant l'ère chrétienne) est celle du premier mouvement pacifiste féminin pour arrêter la guerre au Péloponnèse, mais c'est une comédie destinée à faire rire son public, tant la réalité d'une pareille contestation reste improbable. La grande majorité des expériences féminines dans des situations extrêmes, hauts faits et incidents plus modestes, est minimisée et oubliée dès qu'arrive la paix, même par les femmes elles-mêmes, pressées de retrouver un quotidien dépourvu de tout héroïsme. Il faut rechercher les empreintes de leur présence active, restituer l'importance d'actes remisés au rayon folklore et banalisés à l'extrême, même en pleine guerre.

Ainsi, par exemple, une publicité relevée dans le magazine populaire américain *Life* de 1943, vantant les mérites d'une brosse à

1. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien I., Arts de faire*, Paris Folio-Gallimard, 1990, p. 145.

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000301.N001
Dépôt légal : mars 2010

